

# Graines d'espoir

Avec «Les moissons du futur» la journaliste montre comment l'agroécologie peut nourrir le monde

INTERVIEW: BÉRENGÈRE BEFFORT

La faim dans le monde n'est pas une fatalité. Mais loin du modèle agro-industriel qui épuise les sols, les ressources en eau et la biodiversité, les réponses se trouvent d'après la nouvelle enquête de Marie-Monique Robin dans l'agroécologie. Après «Le Monde selon Monsanto» qui dénonçait les OGM, et «Notre poison quotidien» fustigeant l'impact des intrants chimiques, son nouveau livre et film-documentaire apporte une touche d'espoir en montrant un modèle durable et productif.

■ Que révèle votre enquête aux quatre coins du globe?

Je suis partie en me disant qu'il y a des alternatives au modèle agro-industriel, mais en même temps je pensais que ce serait difficile de trouver des rendements équivalents. J'avais moi-même intégré le discours officiel, comme quoi, sans les pesticides la production est moindre. Mais, il n'en est rien. Les producteurs que j'ai rencontrés ont réussi à travers l'agroécologie à éviter les mauvaises herbes en couvrant le sol d'autres cultures (p.ex des légumineuses) qui servent d'engrais vert, à repousser les ravageurs en privilégiant la biodiversité pour abriter des prédateurs naturels, mais aussi à avoir des rendements similaires voire supérieurs. C'est étonnant.



L'agroécologie ce n'est pas revenir à l'agriculture de nos grand-pères, c'est le futur, note Marie-Monique Robin. (PHOTO: GUY JALLAY)

■ A quoi fait appel l'agroécologie? C'est un retour à une approche plus simple, plus naturelle?

Ce n'est pas plus simple. Contrairement à ce que l'on croit, ce n'est pas revenir à l'agriculture de nos grands-pères. D'ailleurs, c'est pour cela que le documentaire s'intitule «Les moissons du futur». Il s'agit de sciences très pointues qui s'appuient sur le savoir-faire paysan,

souvent plus préservé dans les pays du Sud que du Nord. Le futur, c'est comment les plantes, les insectes communiquent entre eux, et comment grâce à l'utilisation de certaines plantes on peut repousser et éloigner les ravageurs. Un agriculteur que j'ai rencontré au Kenya m'a dit que, grâce à cette technique du «push-pull», il a en quatre ans multiplié ses rendements par dix. Aujourd'hui, il peut

envoyer ses 14 enfants à l'école. La chimie, c'est le passé.

■ Pourquoi ne parle-t-on pas plus de ces approches?

Les multinationales n'ont pas intérêt à ce que les paysans apprennent à se passer de leurs produits. Les firmes sont les principales obstacles avec leur lobbying très puissant. Et ceux qui contrôlent les ventes de pesticides sont souvent les mêmes qui spéculent sur les denrées alimentaires. Il faut ainsi une volonté politique pour changer de cap. D'où aussi la question dans l'EU: Quelle réforme de la PAC, est-ce que l'on va réorienter les subventions vers un modèle agroécologique?

■ Et au niveau des systèmes de distribution, des intermédiaires?

Le modèle agroécologique ne fonctionnera que si l'on a des circuits courts de distribution. D'abord il faut revaloriser le travail des paysans, les considérer comme des médecins, car sans eux personne n'existe. Mais aussi mieux les rémunérer, ce qui veut dire moins d'intermédiaires, développer les marchés locaux et consommer localement. C'est un énorme chantier, mais en même temps tous les signaux sont au rouge avec le changement climatique, la crise énergétique. Alors commençons par l'agriculture.